

*Renaud Camus*

*Qu'*

**il n'y a pas  
de problème  
de l'emploi**



**P.O.L**







*Qu'*  
il n'y a pas  
de problème  
de l'emploi



Renaud Camus

*Qu'*  
il n'y a pas  
de problème  
de l'emploi

*P.O.L*  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

.

© P.O.L éditeur, 1994  
ISBN : 2-86744-427-6



*à ma maman, qui partage tout à  
fait mes vues (dans ce domaine)*

*à Jean-Luc Godard, qui rien du  
tout, mais que j'ai aperçu hier à la télé-  
vision,*

*au trois million trois cent trente-  
trois mille trois cent trente-troisième,  
qui n'en peut mais,*

*au chaouche de nuit de l'hôtel  
Sangho, à Tataouine, pour m'avoir  
sérieusement remonté le moral, après  
qu'un de mes meilleurs amis, qui fait  
dans la haute finance, m'avait déclaré  
cet opuscule vraiment débile (mais un  
autre, qui fait dans le grand art, lui,  
le trouve proprement génial, de sorte  
que...)*

*à Vous qui habitez le temps,*

*et au jeune M. Guillaume  
Daban, donc,*

*cette explication générale du  
monde tel qu'il va (les deux ou trois  
points qui pourraient demeurer obs-  
curs seront traités à part, par la suite).*



*Muerto del tiempo, el orden tiranizas,  
Pues mides, derogando si gobierno,  
Las horas al dolor del pecho tierno,  
Los minutos al bien que immortalizas.*

Quevedo,  
Sonnets, *Aux cendres d'un  
amant recueillies dans un  
sablier.*



Il n'y a pas de problème de l'emploi.

Il y a que l'homme, grâce aux « avancées de la science et de la technique », comme on dit, grâce à l'homme, en somme, est en train d'échapper à la vieille malédiction biblique du travail, et de la sueur de son front : voilà ce qu'il y a. Et par *l'homme*, à l'instar du Dieu de la Genèse, nous entendons l'homme et la femme, il va sans dire : car nous appartenons comme Lui à la vieille

grammaire, et au vieux catéchisme – on s'en apercevra bien assez...

Quoique, d'un autre côté...

Toujours est-il : qu'il n'y a pas de problème de l'emploi.

Il n'y a jamais eu de problème de l'emploi.

Les mots savent à peu près ce qu'ils disent, en général. On ferait mieux de les écouter un peu, pour changer.

Etre *employé*, ce n'est pas un idéal, pour l'individu. Que tout le monde ait un *emploi*, ce n'est pas un idéal, pour une société.

Ce qui est un idéal individuel, ça oui, c'est, pour chaque citoyen, d'être pleinement tout ce qu'il peut être ; et – l'un n'allant pas sans l'autre, ceci étant la condition de cela, dans une certaine mesure – de ne manquer de rien ; de rien, en tout cas, qui lui soit nécessaire pour la poursuite de cet accomplissement suprême et qui les résume tous : lui-même.

Ce qui est un idéal social, sans aucun doute, c'est la prospérité, et c'est la civilisation ; ou le civisme, si l'on préfère, l'ordre, la délicatesse, les services de voirie, le droit, l'urbanité : enfin les conditions économiques, juridiques, matérielles, pratiques, est-ce-que je sais, qui permettent à tout être, sans être dérangé par ses voisins, par les bruits de vaisselle, par la guerre civile, par les exigences de sa survie ou par sa propre hébétude, de mener jusqu'au bout sa propre aventure de résident sur la terre, sa gestion d'exister, ce jeu savant avec la mort. Le reste...

L'accomplissement de soi, donc, et une certaine aisance dans ses voies (choisissez cet ordre ou bien l'autre) : que chacun, je me répète, ait les moyens, pécuniaires, intellectuels, spirituels, de rendre précieux, pour soi et pour les autres, chacun de ses moments sous le ciel.

Voilà des idéaux, de vrais idéaux ; dif-

ficiles à atteindre, certes ; mais c'est la loi du genre, n'est-ce-pas.

Tandis que l'emploi ?

*Un emploi ?*

*Le plein emploi ?*

Vous plaisantez !

Hélas ! Je vois bien, à votre tête, que vous ne plaisantez pas du tout.

Ce n'est pas plus mal, au fond : car je ne plaisante pas non plus.



Il n'y a rien de plus absurde, pour commencer, que de vouloir *créer des emplois*.

Qu'on veuille créer des *revenus*, et des sources de revenus, ça, « on ne saurait trop » (ainsi que l'écrivait Louis XVI, si l'on en croit Nerval, dans les marges de La Reynie) : des salaires, des mensualités, des allocations, des rentes, des pensions, des bourses, des assurances – sociales ou pas sociales. Toutes choses on ne peut plus souhaitables, Dieu sait.

Qu'on veuille créer des *biens* de consommation, rien de plus digne d'encouragement : du pain, des grille-pain, de la brioche, des bicyclettes, des parfums, des cartes du pays gagaouche, des maisons, du rouge à lèvres, des tirages de tête, des mocassins de pont, des ordinateurs de poche, des capotes anglaises, des tulipes ponceau, des montres, des balles de ping-pong ; enfin tout ce que peut exiger le besoin, tout ce que peut imaginer le désir, et même ce qu'il ne peut pas encore imaginer – et qui bientôt, pourtant, se verra exigé par lui comme un besoin : oui, oui, oui, mille fois oui.

Et qu'on veuille créer des *services*, rien de plus naturel, et de plus sage : aussi bien des services de l'espèce ancienne, ceux que prodiguent depuis toujours les postes et les agences de voyages, les salons de coiffure et les écoles, les hôpitaux et les bordels, les trains du soir, les trains du soir, leurs longues lumières basses entre les pavillons de ban-

lieue d'Asmodée – que ceux dont nous ne savons même pas, jusqu'à présent, qu'un jour ils nous rendront service, ou qu'ils nous feront plaisir.

Voilà des intentions utiles, et méritoires.

Mais qu'on veuille créer des *emplois* ?

Les emplois ne sont que des moyens, il conviendrait de ne pas l'oublier, ô vous mes chers inattendus contemporains (je dois avouer que je ne vous avais pas vus comme ça). L'emploi n'est pas une fin en soi. Or ce sont les *fins* qu'il faut poursuivre, pas les moyens. Lorsque les fins dont ils sont les moyens sont atteintes, ces moyens n'ont plus de raison d'être. Je veux bien qu'en l'occurrence nous n'en sommes peut-être pas tout à fait là : soit, soit, soit. N'empêche : s'il se trouvait que les mêmes fins pussent être atteintes par d'autres moyens, non moins honnêtes, tout aussi légaux, et peut-être plus enrichissants, qui sait, c'est sur les fins qu'il faudrait s'obstiner, pas sur les moyens.

Il n'y a pas de problème de l'emploi. Il y a un problème de revenus, d'une part, et il y a un problème de temps : un problème de revenus qui manquent, et que l'on ne saurait où trouver ; un problème de temps qui est en excès, au contraire, et dont on ne saurait que faire. Un problème de recherche d'argent, un problème d'usage du temps. L'un est économique, l'autre est ontologique. Tous les deux sont métaphysiques. Le problème économique se présente comme



Il n'y a pas de problème de l'emploi. Il y a un problème de revenus, d'une part, et il y a un problème de temps: un problème de revenus qui manquent, et que l'on ne saurait où trouver; un problème de temps qui est en excès, au contraire, et dont on ne saurait que faire. Un problème de recherche d'argent, un problème d'usage du temps. L'un est économique, l'autre est ontologique. Tous les deux sont métaphysiques. Le problème économique se présente comme une *quête*, le problème ontologique se présente comme une *épreuve*. Où chercher? doit-on se dire ici. Que faire? est-on forcé de se demander là.

Il faut changer d'époque. Il faut changer de mots. Ce qu'il faut, c'est mettre le problème cul par-dessus tête.



65 F (9,91 €)

936166-3

ISBN : 2-86744-427-6

05-2000



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS